

## LES AMOURS DE GRISETTE

*Extraordinaire du Mercure Galant, Octobre 1678, Pages 292 – 318*

Les Pieces qui suivent, & que vous ne trouverez pas moins spirituelles qu'enjouées, sont sur une matière qui vous surprendra. Madame des Houlières a une Chatte nommée Grisette, qui merite d'estre distinguée parmy celles de son espece ; car si elle ne raisonne pas tout à fait, elle a tant d'apparence de raison, & donne tant de marques d'un discernement particulier, qu'elle en attire l'admiration de tout le monde. Un jour un Cavalier estant venu rendre visite à cette Dame, se mit à parler de la beauté de sa Chatte, & témoigna qu'il eust bien voulu en faire une alliance avec un Chat d'un autre Dame de sa connoissance, Grisette, dit-on, pria ce Cavalier de faire ses complimens, & d'offrir sa tendresse au Chat Amant qu'il avoit dessein de luy donner. Ce Chat est à Madame la Marquise de Monglas, & s'appelle Tata. Il fit la réponse qui suit à Grisette.

### **TATA, CHAT DE MADAME LA MARQUISE DE MONTGLAS, A GRISETTE, CHATTE DE MADAME DES-HOULIERES.**

J'ay reçu vostre Compliment.  
Vous vous expliquez noblement,  
Et je vois bien par vos manières,  
Que vous méprisez les Gouttieres.  
Que je vous trouve d'agrément !  
Jamais Chatte ne fust si belle,  
Jamais Chatte ne me plût tant,  
Pas mesme la Chatte fidelle  
Dont j'estois autrefois l'Amant,  
Et que j'aimois uniquement.  
Quand vous m'offres vostre tédresse,  
Me parlez-vous de bonne-foy ?  
Se peut-il que l'on s'interesse  
Pour un Malheureux com moy ?  
Hélas que n'estes-vous sincere !  
Que vous me verriez amoureux !  
Mais je me forme une chimere,  
Puis-je estre aimé ? Puis je estre heureux ?

Vous diray-je ma peine extrême ?  
Je suis réduit à l'amitié,  
Depuis qu'un Jaloux sans pitié  
M'a surpris aimant ce qu'il aime.  
Eparnez-moy le recit douloureux  
De ma honte & de sa vengeance ;  
Plaignez mon destin rigoureux ;  
Plaindre les maux d'un Malheureux,  
Les soulage plus qu'on ne pense.  
Hélas je n'ay plus de plaisirs ;  
Indigne d'estre à vous, belle & tendre Grisette,  
Je sens plus que jamais la perte que j'ay faite,  
En perdant mes désirs ;  
Perte d'autant plus déplorable,  
Qu'elle est irréparable.

#### **REPONSE DE GRISETTE A TATA**

Comment osez-vous me conter  
Les pertes que vous avez faites ?  
En amour c'est mal débiter,  
Et je ne sçay que moy qui voulust écouter  
Un pareil Conteur de fieurettes.  
Ha ! fy (diroient nonchalamment  
Un tas de Chattes prètieuses)  
Fy, mes Chères, d'un tel Amant ;  
Car si j'ose, Tata, vous parler librement,  
Chattes aux airs panchez sont les plus amoureuses,  
Malheur chez elles aux Matous  
Aussi disgraciez que vous.  
Pour moy qu'un heureux sort fit naistre trendre & sage,

Je vous quitte aisément des solides plaisirs.  
Faisons de nostre amour un plus galant usage,  
Il est un charmant badinage  
Qui ne tarit jamais la source des désirs.  
Je renonce pour vous à toutes les Gouttieres,  
Où (soit dit en passant) je n'ay jamais esté.  
Je suis de ces Minettes fieres  
Qui donnent aux grands airs, aux galantes manières.  
Hélas ! ce fut par là que mon cœur fut tenté.  
Quand j'appris ce qu'avoit conté  
De vos appas, de vostre adresse,  
Vostre incomparable Maistresse,  
Depuis ce dangereux moment,  
Plaine de vous autant qu'on le peut estre,  
Je fis dessein de vous faire connoistre  
Par un doucereux compliment,  
L'amour que dans mon cœur ce recit a fait naistre.  
Vous m'avez confirmé par d'agreables Vers  
Tout ce qu'on m'avoit dit de vos charmes divers.  
Malgré vostre juste tristesse,  
On y'voit, cher Tata, briller un air galant.  
Les miens répondront mal à leur délicatesse,  
Ecrire bien n'est pas nostre talent.  
Il est rare, dit on, parmi les Homes mesme.  
Mais dequoy vais-je m'allarmer ?  
Vous y verrez que vous aime,  
C'est assez pour qui sçait aimer.

La réputation de Grisette faisant bruit par tout, les Chats du plus grand merite luy en voulurent conter. Voici les Billets de quelques uns.

## **BLONDIN, CHAT DES J . . . A SA VOISINE GRISETTE**

**Sur les Rimes de la Piece précédente.**

Je ne veux point vous en conter ;  
Dans le grād fracas que vous faites,  
Je n'ay pas dequoy débiter  
Assez bien pour vous plaire, & me faire écouter,  
Des Chattes comme vous friandes de fleuretes.  
Vous jöuer avec moy, mais c'est nonchalamment,  
Vos heures vous sont préieuses,  
Il vous faut bien un autre Amant ;  
Vous miolez, dit-on, trop librement  
Après les faveurs amoureuses.  
Enfin vos voisins les Matous  
Sont un peu trop sobres pour vous.  
Enfin vous affectez dans vos Vers un air sage,  
Ce n'est pas en rimant qu'on renonce aux plaisirs,  
C'est en ne mettant plus ces plaisirs en usage,  
C'est en quittant le badinage,  
Sans en conserver les désirs.  
On se perd bien souvent sans courir les Gouttieres ;  
Oüy, dans ces lieux d'honneur vous n'avez point esté,  
Vous suivez en ce point les prudes & les fieres ;  
Mais de tant de Matous de toutes les manieres,  
Qu'on vous cherche avec soin, vostre cœur est tenté.  
C'est là ce qui vous gaste, à ce qu'on m'a conté,  
Et que vous déguisez avec assez d'adresse.  
Imitez, imitez vostre illustre Maistresse,  
Qui n'aima jamais un moment.  
A son cœur noble & grand, autant qu'un cœur pent l'estre,  
L'Amour n'ose espérer de se faire connoistre,

Vous luy ferez pour moy cōpliment.  
Pour captiver les cœurs, le Ciel qui la fit naistre,  
Luy donna le talent de la Prose & des Vers.  
Elle a mille charmes divers ;  
Une tendre langueur, une aimable tristesse,  
N'oste rien dans ses yeux d'un air fin & galant ;  
Rien ne peut échapper à sa délicatesse.  
Le bel Esprit n'est pas son seul talent,  
Elle est la complaisance, elle est la bonté mesme ;  
Mais il ne faut pas l'alarmer,  
La loüange & l'éclat ne sont pas ce qu'elle aime.  
Bienheureux le Matou qu'elle voudroit aimer !

**DOM GRIS, CHAT DE MADAME LA DUCHESSE DE BÉTHUNE, A GRISETTE.**

Grisette, sçavez-vous qui vous parle d'amour ?  
Qui vous cherchez depuis un jour ?  
C'est un Chat accōply, plus beau qu'un Chat d'Espagne,  
Un Chat qu'incessamment la Fortune accompagne,  
Qui se fait admirer des Chattes de la Cour.  
Voila ce qu'il vous faut, non pas ce Chat sauvage,  
Ce Tata, qui languit au milieu des plaisirs,  
Qui ne sçauroit au plus aller au badinage,  
Qui ne sçauroit jamais contenter vos désirs,  
Et qui mourroit de faim sur un tas de Fromage  
Ce n'est pas, après tout, qu'il ne puisse amuser,  
Qu'il ne soit propre à quelque chose,  
Comme de feu Bertraud on pouroit en user ;  
Mais qu'en si beau chemin vostre amour se repose,  
Quoy que vous en disiez, on ne vous croira pas.  
Pour vous croire une Chatte à si maigres ébats,

Surquoy voulez-vous qu'on se fonde ?  
Sur vos peu de besoins ? Vous vous moquez du monde.  
A d'autres ; c'est trop loin pousser le prétieux.  
Ce n'est pas avec moy qu'il faut qu'on dissimule,  
Aussi-bien avez-vous des yeux  
A détromper le plus credule.  
Garder pour ces jeunes Chatton  
Qui ne vont encore qu'à tâtons,  
D'une fausse vertu le rusé préambule ;  
Ne tournez point en ridicule  
Ces ah fy, ces airs nonchalans,  
Qui cachent quelquefois des désirs violens.  
Loin de les condamner, je blâme les manières  
Des Chattes qui d'abord nous disent mia-ou.  
Depuis que pour la Cour j'ay quitté les Gouttieres,  
Je méprise beaucoup un procedê si fou.  
Tout Matou que je suis, j'ay l'ame délicate,  
Je veux qu'en certain temps on donne de la patte,  
Et je n'aimerois pas qu'on me sautant au cou ;  
Mais de faire la Chatte-mite,  
D'affecter cōme vous un minois sérieux,  
Tandis que nous sçavons qu'Amour vous sollicite,  
Et qu'à de certains Chats vous faites les doux yeux  
Je vous le dis tout net, Grisette, j'aime mieux  
Une folle qu'une hypocrite.  
Mettez-vous avec moy dessus un autre pié,  
Si vous voulez longtems garder vostre conquête,  
Je suis un Coureur de Clapié ;  
Chat qui prend des Lapins, ne passe pas pour beste.  
Adieu jusqu'au premier Sabat,  
C'est là que j'attendray réponse à cette Lettre,

Et que vous connoistrez, si je livre combat,  
Que je sçay plus tenir que je ne sçay promettre.

**MITIN, CHAT DE MLE BOQUET, A GRISSETTE.**

Grisette, vous faites de bruit,  
Non de ce bruit que font durãt la nuit  
Les Minetes trop amoureuses ;  
C'est un bruit que la gloire suit,  
Et que font en tout temps les Chattes prẽtieuses.  
Ce bruit est venu jusqu'à moy,  
Il a troublẽ ma solitude ;  
Je vivois libre, exempt de l'amoureuse Loy,  
Et je sens de l'inquiẽtude.  
Il me revient de tous costez  
Que vous avez cent rares qualitez.  
On dit que vous avez le regard doux & tendre,  
Et que pour en faire comprendre  
La charmante douceur, & le brillant ẽclat,  
Vous n'avez pas des yeux de Chat.  
On dit que la Nature adroite & bienfaisante,  
Vous a fait de sa main une Robe luisante  
D'un petit gris beaucoup plus fin  
Que le petit gris de Lapin ;  
Que vous sçavez avec cent tours d'adresse  
Chaffer les plus fãcheux ennui,  
Faire des jours heureux, & d'agreables nuits  
A vostre sçavante Maistresse.  
On vous voit quelquefois d'un manege leger  
Sauter, bondir, & voltiger,  
Et quelquefois en galante Minete

Vous dresser sur vos pieds pour atteindre au Miroir,  
Prendre plaisir à vous y voir,  
Y consulter vos traits en illustre Coquette,  
En Chatte d'importance, & non pas en Grisette.  
Vous n'avez rien de brutal & de bas.  
On ne vous vit jamais souïller vos pates  
Innocentes & délicates,  
Du sang des Souris & des Rats.  
En amour vous avez les plus belles manières ;  
Vous n'allez point par des cris scandaleux  
Promener sur les toits la honte de vos feux,  
Ny vous livrer aux Matous des Gouttieres.  
Par un tendre miolement  
Vous expliquez vostre tourment,  
Et vous sçavez si bien, dans l'ardeur qui vous presse  
Toucher vostre illustre Maïstresse,  
Qu'elle prend soin de vos plaisirs,  
Et d'un digne Galant régale vos désirs.  
J'en pourrois dire davantage  
Sur le bruit qu'on fait tous les jours  
De vos charmans appas, de vos tendres amours ;  
On n'en dit que trop, dont j'enrage.  
J'enrage de bon cœur, Grisette, quand je voy  
Tant d'appas, tant d'amour, qui ne sont pas pour moy  
Je sens que le bruit que vous faites  
Allume dans mon cœur des passions secretes,  
Que dans tout le Païs des plus tendres Matous  
Nulle autre n'allume que vous.  
Mais il est temps enfin de mettre en évidence  
Et mes talens & mes exploits.  
Ma solitude & mon silence



M'ont osté jusqu'icy l'honneur de vostre choix.  
Il faut vous faire ma peinture,  
Vous dire que je suis un Chat des mieux appris ;  
C'est trop languir dās une vie obscure ;  
Et comme enfin la nuit tout Chats sont gris,  
Il faut mettre au jour ma figure.  
J'ay la mine assez haute, & l'air fort glorieux ;  
Tant d'éclat brille dans mes yeux,  
Qu'on prend mes ardentes prunelles  
Pour des Astres ou des Chandelles.  
Je ne suis point sujet aux fâcheux accidens  
Où tombent les Chats imprudens,  
Ma conduite n'a rien de brutal, de sauvage,  
Et je ne fis jamais aucun mauvais usage  
De mes griffes, ny de mes dents.  
Quoy que mon sérieux marque trop de sagesse,  
Et me donne tout l'air d'un severe Docteur,  
Quand il faut plaire à ma Maistresse,  
Je suis badin, je suis flateur,  
Je la baise, je la caresse,  
Et la plus enjoüée & brillāte jeunesse  
L'est bien moins que ma belle humeur.  
Sçavez-vous de quel air discret & raisonnable  
J'ay ma part dans un bon Repas ?  
J'apuye adroitement ma pate sur les bras  
De ceux qui sont assis à table.  
Si leur faim est inexorable,  
Ma faim ne se rebute pas,  
Et d'un air toujours agréable  
Je tire du moins charitable  
Les morceaux les plus délicats.

Quoy que je sois servy d'une main libérale,  
Et que je sois un Chat des mieux nourris,  
Je chaffe d'une ardeur qui n'eut jamais d'égale ;  
Nul Matou mieux qu moy ne chasse dans Paris,  
Et je prétens qu'un jour mon amour vous régale  
D'une hécatombe de Souris.

**REGNAULT, CHAT DES A . . ., A GRISETTE.**

Je ne tourneray point ma cervelle à l'envers  
Pour vous dépeindre icy ma figure parfaite ;  
Mais c'est pour vous parler de mes exploit divers  
Qu'avec tant de Matous je m'érige en Poète.  
Un autre en doux jargon vanteroit sa défaite ;  
Mais moy qui jour & nuit mets des Chattes aux fers,  
N'en déplaise aux Matous, je vous apprens, Grisette,  
Que je fais des Chatons mieux qu'ils ne font des Vers.

**SECONDE LETTRE DE TATA, A GRISETTE.**

Grisette, avec raison je suis charmé de vous,  
Vous avez de l'esprit plus que tous les Matous ;  
Jamais, à ce qu'on dit, Chatte ne fut mieux faite :  
Mais, cecy soit dit entre nous,  
N'estes-vous point un peu coquette ?  
Vous pouvez l'avouer sans paroistre indiscrete,  
Le mal n'est pas grand en effet,  
Et s'il faut tout dire, Grisette,  
Moy mesme, franchement, je suis un peu coquet,  
Malgré la perte que j'ay faite.  
On peut bien sans amour écrire galamment,

Quand on a comme vous tant de belles lumières :  
Mais croyez-moy, pour parler sçavamment,  
Sur tout en certaine matiere,  
Il faut avoir frequenté les Gouttieres ;  
On ne devient pas habile autrement.

Après tout c'est une foiblesse  
A nous de n'oser coquetter :  
Sur ce point pourquoy nous flater ?  
Les Matous coquettent sans cesse,  
C'est là leur vray talent à quoy bon-le cacher ?  
Kil n'est point de Chatte Lucrece,  
Et l'on ne vit jamais de prude en nostre espece ;  
Cela soit dit sans vous fâcher.

Coquettons, cherchons à nos plaire,  
Puis que le sort le veut ainsy ;  
En un mot, aimons-nous, nous ne scaurions mieux faire,  
Vous avez de l'esprit, j'en ay sans-doute aussy,  
Je croy que je suis vostre affaire.

Avec moy vostre hõneur ne court aucun danger,  
C'est un malhjeur dont quelquefois j'enrage,  
Et c'est pour vous, Grisette, un petit avantage ;  
Car s'il est vray que vous soyez si sage,  
Je n'aurois pû vous engager  
A . . . vous m'entendez bien : mais changeons de langage,  
Je pourrois vous desobliger.

Eh bien donc, ma chere Grisette,  
Etablissons un commerce entre nous ;

Foy de Matou, vous serez satisfaite

Des respects que j'auray pour vous.

**REPONSE DE GRISETTE, A TATA. SUR LES MESMES RIMES.**

Lors que j'abandonne pour vous

De charmans, de tendres Matous ;

Quand je pense établir une amitié parfaite,

(Car c'est tout ce qu'on peut établir entre nous)

Pouquoy m'appellez-vous Coquette ?

La reprimande est indiscrete,

D'une bizarre humeur elle paroist l'effet

Est'ce sur le nom de Grisette.

Que vous me soupçonnez d'avour le cœur coquet ?

Mon nom ne convient point à l'air dont je suis faite.

Quoy, pour écrire galamment,

Pour a voir dans l'esprit quelques vives lumières,

Falloit-il assurer qu'on ne peut sçavamment

Parler sur certaines matières,

Sans avoir couru les Gouttieres ?

Chats cōnoisseurs en jugent autrement.

Mais quand mesme on auroit quelque douce foiblesse,

Est-ce que vous hélas ! qu'on voudroit coquetter ?

Vous aimez trop à vous flater,

Il est temps que vostre erreur cesse ;

Elle m'outrage enfin, pour quoy vous le cacher ?

S'il n'est point Chatte Lucrece,

Il n'est point de Tarquins, Tata, de vostre espece ;

Cela soit dit sans vous fâcher.

Quand un Chat comme vous se propose de plaire,  
Il devrait soupçonner de se défaire  
Et de ses airs grondeurs aussi ;  
Sans cela, tata, point d'affaire.

Je ne veux point du tout m'aller mettre en danger  
D'entendre tous les jours dire, morbleu j'enrage,  
Il n'en faudrait pas d'avantage  
Pour me rebuter d'être sage,  
Et souvent par dépit on se peut engager  
A quelque bagatelle au delà du langage ;  
Ceci soit dit encore sans vous desobliger.

Adieu, Tata, foy de Grisette,  
Mais de Grisette comme nous ;  
Je ne suis pas plus satisfaite  
De votre Lettre, que de vous.

## **OEUVRES DE MADAME ET MADEMOISELLE DESHOULIERES**

*Ce Vers & le suivant ont visiblement été estropiés dans les précédentes Editions. On a cru devoir les restituer au sens de Madame Deshoulières, sans prétendre la corriger.*

### **GRISSETTE,**

A M. le Maréchal Duc de VIVONNE, qui faisait semblant de croire que Me. DESHOULIERES avait fait un mauvais Rondeau qui courait le monde.

### **EPITRE.**

De ma Maîtresse aujourd'hui  
J'ai reçu mille rudesses,  
Elle de qui mes caresses

Soula geoient toujours l'ennui ;  
Triste de ma destinée,  
Seule en un coin j'ai rêvé  
Toute cette après-dînée  
A ce qui l'a chagrinée,  
Et ce soir je l'ai trouvé.  
Sans qu'elle m'ait aperçue  
J'ai sauté dessus son lit.  
Ecoutez bien le récit  
De l'état où je l'ai vûe :  
Tantôt elle pâlissoit,  
Tantôt elle rougissoit,  
Parloit sans être entendue  
Comme une femme éperdue,  
Et souvent vous maudissoit.  
Ah ! disoit-elle en colère,  
Quel fort au mien est égal ?  
Et quoi donc ! ce Maréchal  
Dont l'estime m'est si chère,  
Peut penser que j'écris mal !  
Mes Vers ne lui plaisent guère.  
On doit se tenir pour dit,  
Que les Vers font sur l'esprit  
Une impression légère,  
Quand des ouvrages qu'on lit  
On s'abuse au caractère.  
Si je tenois l'animal,  
Auteur du Rondeau fatal  
Dont le Maréchal m'accuse,  
Je lui ferois, soi de Muse....  
Dans ce bel endroit les pleurs,

Que de fi justes douleurs  
A grands flots lui font répandre  
Interrompirent le cours  
De ce terrible discours.  
Et moi vîte de descendre  
A dessein de m'en aller,  
En Chatte fidelle & tendre,  
Brusquement vous quereller.  
Ah ! que ne puis-je vous dire  
Tout ce que la rage inspire  
Contre de tels attentats !  
Mais par malheur bien écrire  
N'est pas le talent de Chats.  
Finissons donc cette Lettre ;  
Tâchons seulement d'y mettre  
Que le zèle ardent & prompt,  
Que je sens pour ma Maîtresse,  
A son chagrin m'intéresse  
Jusqu'à venger son affront.  
Soit, Seigneur, que de ma patte  
Je me serve comme Chatte,  
Ou comme les hommes font ;  
N'allez pas, d'un air de mépris,  
Négliger de répondre à ma mauvaise Lettre.  
Vous n'êtes pas, Seigneur, le seul à qui j'écris,  
Et qui daigne avec moi quelquefois se commettre.  
Les bêtes, comme moi, valent les beaux esprits ;  
D'elles on peut tout se promettre.  
Vous le verrez, Seigneur, si jamais vous allez  
Triompher sur les flots sallés.  
Alors bien loin d'être contente

De répandre en tous lieux votre gloire présente,  
Je sçaurai rappeler les périlleux endroits  
Où cent lauriers cueillis parerent votre tête ;  
Et je vous forcerai d'avouer qu'une bête,  
Qui d'Amarille est le foible & le choix,  
Pour célébrer une conquête,  
Entre nous, vaut bien quelquefois  
Certains Messieurs, dont par prudence  
Je ne dis pas ce que je pense.

**EPITRE DE COCHON, CHIEN DE MONSIEUR LE MARECHAL DE VIVONNE, A GRISSETTE.**

EH quoi ! Grisette, a-t'on pû croire  
Notre esprit assez de travers,  
Pour penser que de méchants Vers  
Soient sortis de votre écritoire ?  
Vous connoissez, ma foi, bien mal  
Mon gros crevé de Marêchal.  
Votre injuste soupçon avec raison nous pique ;  
De votre Amarillis nous sçavons les talents,  
Et que la plus mordante & sévère critique  
Ne lui pourra jamais faire sentir ses dents.  
Votre injuste soupçon nous tue :  
Mon Maître en étoit offensé ;  
Et son ame jamais n'en seroit revenue  
Si votre patte n'eût tracé  
L'Epître qu'il a reçûe.  
Vos Vers dissipent ses ennuis ;  
Depuis qu'il les a lûs, il rit, il cause, il chante :  
Pour me les réciter, il me cherche où je suis ;  
Il passe sur mon dos une main caressante.



Il m'a paru toujours depuis  
L'esprit libre, & l'ame contente.  
Je n'en fuis point surpris, & je suis enchanté  
D'avoir entendu les merveilles  
Que de Grisette il m'a conté.  
Il fit jadis fa cour à vos pareilles  
Avec assiduité ;  
Et laissant là Cloris, Amarante & Silvie,  
De Grisette en Grisette il a passé sa vie,  
Même aux dépens de sa santé.  
Ah ! qu'il me seroit doux,  
Ma chere Grisette, ma mie,  
D'établir promptement un commerce avec vous,  
Pour voir bien-tôt entre nous  
Notre vieille haine amortie !  
Que de Matoux  
Seront jaloux,  
Si nous forçons les loix de notre antipathie !  
Vivons heureux, aimons-nous,  
Grisette,  
Vivons heureux, aimons-nous ;  
Dans quelque gouttière secrette  
J'irai miauler avec vous ;  
Vivons heureux, aimons-nous,  
Grisette,  
Vivons heureux, aimons-nous.

#### RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON.

C'est prendre assez bien ses mesures,  
De venir conter ses raisons

Après avoir fait des injures.  
S'il étoit pour les chiens des Petites-Maisons,  
Vous mériteriez bien d'en essayer la honte  
Avec vos propos obligeans.  
Ce n'est donc rien à votre compte,  
Que de fâcher bêtes & gens ?  
Mais peut-être un espoir vous flate :  
Fondé sur le dérèglement  
Qui dans les mœurs du siècle éclate,  
Vous pensez par un compliment  
Pouvoir devenir mon amant,  
Quoique vous soyez Chien, & quoique je sois Chatte.  
Vous vous abusez lourdement.  
Quand du Chien dont l'Olympe brille,  
Quand du Chien qui jappe là-bas,  
Vous auriez en vous seul rassemblé les appas  
A la moindre pécadille  
Vous ne m'engageriez pas.  
Contre ce que je dois rien ne me persuade.  
Je sacrifie & votre Lettre & vous  
Au plus amoureux des Matous  
Que me vient d'envoyer le galant Benserade.  
Quittez donc le dessein que vous avez conçu,  
De troubler le repos des miaulantes familles ;  
Ne vous y trompez pas, vous y feriez reçu  
Comme un Chien dans un jeu de quilles.  
Que votre illustre Maréchal  
Est étonné de voir un Grisette  
Si peu sensible à la fleurette !  
Qu'il ne m'en veuille point de mal.  
S'il les avoit trouvés toutes aussi sévères,

Si, comme vous, on l'avoit rebuté ;  
Il n'auroit point connu de l'Amour irrité  
Les plus redoutables mystères.  
Mais je m'émancipe un peu trop  
Pour une Chatte & précieuse & prude.  
Voilà ce que fait l'habitude  
D'écrire toujours au galop.  
Chez Messieurs les Humains cette excuse est d'usage.  
Le bienheureux nom d'impromptu,  
Parmi les sots, a la vertu  
De mettre à couvert de l'orage  
Toutes les fautes d'un Ouvrage.  
Bon jour le plus gras des Toutous :  
Si par hazard mon amitié vous tente,  
Je vous l'offre tendre & constante.  
C'est tout ce que je puis pour vous ;  
Sinon, je suis votre servante.

#### **RÉPONSE DE COCHON A GRISETTE.**

EST-CE donc là l'impression  
Que fur ton cœur fait ma flamme naissante ?  
Vraiment je te trouve plaisante,  
De rebuter ma passion.  
Maltraite-t'on ainsi, petite suffisante,  
Un Chien de ma condition ?  
Grisette, tu n'en es pas digne.

Cherche à ton gré des favoris  
Je fus bien enragé quand à toi je m'offris,  
Moi qui suis beau, blanc, comme un cigne,

Et qui descends de pere en fils  
De la race Cinique en droite ligne ;  
Et qui me puis aussi dire sans vanité  
Le symbole vivant de la fidélité.  
Mais j'aurois beau dire & beau faire ;  
C'est inutilement,  
Qu'un amant  
Se veut faire valoir, s'il n'a pas l'art de plaire,  
Je me le tiens pour dit : à quoi bon s'obstiner  
Contre un amour infortunée ?  
Il vaut bien mieux t'abandonner  
A ta maudite destinée.  
Je ne troublerai point tes fertiles chaleurs.  
Va fur les toits après tes miauleurs  
Faire un sabat de tous les diables ;  
Qu'on entende par-tout les hurlantes clameurs  
De tes nêces épouvantables ;  
Que tes desirs soient satisfaits ;  
Vis heureuse & contente ;  
Et laisse en paix  
Désormais  
Libre dans ses ressorts la machine aboyante.  
Ecris-moi seulement quelque Lettre galante ;  
Car tes vers à mon gré brillent de si beaux traits,  
Que tous mes esprits ils enlèvent :  
Il paroît bien, quand Phébus les a faits,  
Que les trois Graces les achèvent.  
Voilà te louet assez bien ;  
Et ce ne sont pas là des louanges de chien.  
Mon brillant Marêchal dans une paix profonde,  
Eloigné de tout embarras,

Mène nonchalamment une vie assez ronde,  
Lui, dont l'héroïque bras  
En tant de furieux combats,  
S'est signalé sur la terre & sur l'onde  
Et ce Héros qui fuit Neptune pas à pas,  
En qui tant d'embonpoint & tant d'esprit abonde,  
A qui tu reproches tout bas,  
D'une pudeur qui n'a point de seconde,  
Le cuisant souvenir de ses tendres ébats,  
Est maintenant l'homme du monde  
Le moins surpris qu'on n'aime pas.

#### **RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON.**

On auroit bien connu, fans que vous l'eussiez dit,  
Que vous êtes sorti de la race Cinique ;  
L'air dont vous répondez à ce qu'on vous écrit  
En est une preuve authentique.  
Vous ne mordez pas mal. Pour vous rien n'est sacré.  
Devant vous rien ne trouve grace.  
Vous déchirez tout ; & malgré  
De vingt siècles le long espace,  
Du beau talent de votre race  
Vous n'avez point dégénéré.  
Mais qu'il soit véritable, ou qu'il soit apocrife,  
Que vous soyez des descendans  
De ces Philosophes mordans,  
Si vous avez de bonne dents,  
Nous n'avons pas mauvaise griffe.  
Cependant, comme j'aime à n'en jamais user,  
Si vous vouliez bien vous défaire

De certaine hauteur qui ne me convient guère,  
Je pourrais avec vous quelquefois m'amuser.  
Vous me croyez peut-être une Chatte vulgaire :  
Je m'en vais vous désabuser.  
Si pour ayeux vous comptez Diogène,  
Cratès & tous les autres Chiens :  
Moi, que vous méprisez, je compte pour les miens  
Tous les Dieux dont la Fable est pleine.  
Quand les Titans audacieux  
Risquerent follement d'escalader les Cieux,  
Le Dieu qui lance le tonnerre,  
Incertain du succès d'une insolente guerre,  
Voulut que Déesses & Dieux  
Quittassent le Ciel pour la Terre ;  
Dont, soit dit en passant, ils furent tous joyeux.  
Entre tous les pays l'Egypte fut choisie.  
Là, sous de différentes peaux,  
Sous de jolis, de laids muzeaux ;  
Se cachèrent un tems les bûveurs d'Ambroisie.  
L'un étoit bœuf, l'autre étoit ours ;  
L'autre d'un beau plumage emprunta la parure ;  
Une Chatte fut la figure  
Que prit la Reine des Amours.  
Et, comme elle est bonne Princesse,  
Pour éviter l'oisiveté,  
Elle contenta la tendresse  
D'un jeune Chat épris de sa beauté,  
Tant qu'enfin la belle Déesse  
Fit des Chattons en quantité.  
C'est de cette source divine  
Que je tire mon origine.

Qui de nous deux, Cochon, dites la vérité,  
Doit se piquer de qualité ?  
Ce discours vous déplaît peut-être.  
Parlons de votre esprit ; vous en faites paroître  
Dans tout ce que vous écrivez.  
Mais est-il à vous seul cet esprit qui sçait plaire ?  
Et ne devez-vous point à votre Secrétaire  
Tant de brillans endroits si finement trouvés ?  
Entre nous, Cochon, je soupçonne  
Qu'un tel Secrétaire vous donne  
Plus d'esprit que vous n'en avez.  
Je connois son tour, ses manières,  
Vives, charmantes, singulières ;  
Apollon ne fait pas des Vers plus élevés.  
Pour moi, je n'ai que mes feules lumières ;  
Je vous l'apprens, fi vous ne le sçavez,  
Et que je ne cours point les toits, ni les gouttières,  
Jamais cris aigus, scandaleux,  
Ne font sortis de ma modeste gueule,  
Lorsque l'Amour me fait sentir ses feux,  
Ce n'est qu'à ma Maîtresse seule  
Que j'ose confier mes secrets amoureux.  
Alors sensible aux tourmens que j'étaie ;  
D'un Chat digne de moi sa bonté me régale.  
Cela s'appelle-t'il un destin malheureux ?  
Si ce Maréchal, qui vous aime,  
Vouloit pour vous faire de même ;  
Si ce véritable Héros  
Qui seul a plus d'esprit & de valeur que trente,  
Lorsque l'Amour trouble votre repos,  
Offroit à vos desirs une Chienne charmante ;

On ne vous verroit point réduit  
A la nécessité d'idolâtrer sans fruit  
Une maîtresse égratignante.

#### **RÉPONSE DE COCHON A GRISETTE.**

Grisette, enfin je voi qu'en t'écrivant,  
Il faut, pour assembler des choses recherchées,  
Feuilleter de l'esprit le Calepin vivant,  
Ou comme un Girardeau sçavant,  
Avoir l'art d'animer les peintures léchées.  
Mon Maître m'encourage au dessein que j'ai pris.  
Il est le Dieu de l'Harmonic.  
Je sens déjà que son divin génie  
Va de nouvelles fleurs émailler mes écrits.  
Secouru de beau feu qui par-tout l'environne,  
De son esprit brillant, de fon sçavoir profond,  
Je ne craindrois pas même Apollon en personne  
Avec un tel second  
Je laisse loin de moi ces plumes triviales  
Sans art & sans vigueur,  
Ecrivains doucereux de sornettes morales  
Qui nous font mal au cœur.  
Je ne vois qu'une illustre Chatte  
Qui mérite l'encens des plus fameux esprits  
En qui tant de finesse éclate  
Qu'elle sera toujours l'ornement de Paris.  
En un seul point elle se flate ;  
Quand par des chemins inconnus,  
Dont on ne peut trouver ni vestige, ni trace,  
D'un long ordre de Chats descendus de Vénus :



Elle nous compose une race,  
Et va puiser bisarrement  
Sa belle généalogie  
Dans la basse Mythologie,  
Sans sçavoir par où, ni comment..  
C'est en vain qu'elle nous étale  
Tous ces ayeux Vénériens,  
Et fait sonner si haut sa Déité de bale..  
Hé ! depuis quand les Chats disputent-ils aux Chiens  
Leur noblesse, que rien n'égale ?  
Ne descendons-nous pas du Dieu Cynocéphale  
Adoré des Egyptiens ?  
Modère ton essor, ma petite Déesse,  
Ne songe plus aux Silphes fabuleux,  
Et sçache que souvent un Peau-d'Asne amoureux  
Se rencontre de notre espèce :  
Et qu'il est quelquefois Chien & Chat comme nous.  
Qui ne sçait que ces Dieux, dont ton orgueil se pique,  
Se sont changés en Corbeaux, en Hiboux,  
En Chathuans, & Lougaroux,  
Prenant un surtout phantastique ?  
Que les plus beaux objets en furent abusés ?  
Car dans le Carnaval de ces Dieux déguisés,  
Leur mascarade est toujours prolifique.  
Mais où prens-tu qu'Ovide ait dit,  
Dans la gigantesque aventure,  
Que Vénus d'une Chatte emprunta la figure ?  
Ta n'inventes pas mal, pour te mettre en crédit,  
Cette ingénieuse imposture.  
Pour moi je fuis cloué réellement  
A l'écharpe du Firmament ;

Placé près des Cercles polaires,  
Je règne souverainement  
Dans mes terres caniculaires.  
Ministre du grand Béal,  
Qui préside aux Royaumes sombres,  
Je suis au séjour infernal  
Le terrible Portier des Ombres.  
Et pour te dire enfin mon nom  
D'une façon encor plus claire,  
On me nomme au Ciel Procyon,  
Et dans les Enfers Cerbere.  
Tu vois comme sans fiction,  
Et sans le faux secours de la Métamorphose,  
Je prouve ma condition  
Par une vraie Apothéose.  
Jamais sur l'étoilé lambris  
Du lumineux Olympe,  
Pour y guetter des célestes souris,  
Nul Chat ne grimpera, n'a grimpé, ni ne grimpe,  
Quand il seroit descendu de Cypris.  
Grisette enfin, ô Reine des Grisettes,  
De grace, laissons là nos ancêtres pourris.  
Croi-moi ; sans eux, tu vaux ton prix ;  
Et, sans t'effaroucher à ce nom d'amourettes,  
Souffre qu'un cœur de tes charmes épris,  
Te conte quelquefois de japantes fleurettes.

#### **RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON.**

Jamais Chien n'eut tant de sçavoir,  
Jamais Chien n'eut tant d'éloquence,

Tant d'esprit, tant d'amour que vous en faites voir.  
Veuillent les Immortels, Auteurs de ma naissance,  
Soutenir contre vous mon chancelant devoir !  
Ils exaucent mes vœux, & déjà je commence  
A sentir dans mon cœur l'effet de leur secours ;  
Je vous vois des défauts qui vont rompre le cours  
D'un feu, qui m'auroit pû coûter mon innocence :  
Oui, je remarque en vous un défaut furieux.  
En est-il un plus grand que l'indigne foiblesse  
Qui vous fait renoncer à vos doctes ayeux ?  
Il vous seroit plus glorieux  
Qu'on crût qu'avec leur sang vous avez leur sagesse,  
Que de puiser votre noblesse  
Dans la source du sang des Dieux.  
Semblable à ces Humains, dont la vaine folie  
Est de traîner d'illustres noms,  
Et qu'à prix d'argent on allie  
Aux plus éclatantes Maisons  
Dont l'antique Histoire est remplie :  
Découvrent-ils des noms plus grands ?  
Un fourbe Généalogiste  
D'eux à ces noms trouve une piste :  
Comme ils changent d'habits, ils changent de parens,  
Chez eux l'orgueil les donne, & non pas la nature.  
Je connois leurs défauts mieux qu'ils ne font les miens ;  
Mais je ne sçavois pas, Cochon, je vous le jure,  
Qu'il fût des d'Osiers chez les Chiens.  
A peu près voilà votre Histoire.  
Hier Cynique, aujourd'hui Dieu,  
Vous êtes dans les Cieux, aux bords de l'Onde noire,  
Et sur Terre en troisième lieu.

Cela n'est pas facile à croire.  
Quoi ! vous seriez tout à la fois  
Le grand Chien dont l'ardeur nous brûle ;  
Le laid Chien à la triple voix,  
Le gros Chien dont je fais scrupule  
D'écouter les tendres abois !  
Vous parois-je assez bête, ou bien assez crédule,  
Pour croire qu'un Chien en soit trois ?  
Lorsque je vous contai la galante aventure  
Qu'eut Vénus sur les bords du Nil,  
Je n'eus point comme vous recours à l'imposture.  
Je ne prouve pas bien, dites-vous, qu'en droit fil  
Je sors de la Mere des Graces.  
Qu'elle preuve vous en faut-il ?  
Passons-nous des Contrats qui des premières races  
Jusqu'à nous conservent les traces ?  
Je ne puis donc avoir pour moi  
Que la seule Mythologie.  
Quel Livre est plus digne de foi  
Qu'un Livre qui contient en foi  
La première Théologie ?  
Si parmi les célestes feux,  
Qui règlent le fort de chaque Etre  
On voit votre espèce paroître,  
N'en soyez pas plus orgueilleux.  
L'Asne de l'yvrogne Silène,  
Le Bouc sale & puant, le Scorpion hideux,  
Et mille autres monstres affreux,  
Font, comme elle, briller la lumineuse plaine.  
Mais, Cochon, montrez-moi quelqu'un de parmi vous  
Dont on ait crû la cervelle assez faine

Pour lui donner la forme humaine,  
Comme les Dieux ont fait pour nous.  
Jadis un jeune fou possédoit une Chatte,  
Pour qui l'Histoire dit qu'il prit beaucoup d'amour  
Il ne fe passoit pas un jour  
Q'il ne baisât cent fois & fa gueule & fa patte.  
De cet étrange amour c'étoit là tout le fruit.  
Et comme il faut quelqu'autre chose,  
Ce pauvre Amant se vit réduit  
A demander aux Dieux une métamorphose.  
Il n'épargna ni soins, ni pleurs, ni revenus,  
Pour se rendre Vénus propice ;  
Le célèbre Temple d'Erice  
Fuma de plus d'un sacrifice.  
Il fit tant enfin que Vénus,  
Pat excès de pitié pour sa bizarre flamme,  
De fa Chatte fit une femme.  
N'allez pas, en Chien ignorant,  
Croire encor que j'impose à la belle Déesse.  
De l'honneur fait à mon espèce  
Je donne Esope pour garant.  
Mais oublions tous deux notre race immortelle :  
Finissons, Cochon, j'y consens,  
Une si fameuse querelle.  
Soyez pour moi tendre & fidèle.  
Malgré les Dieux, je cède au trouble que je sens.  
Que les galans propos, que les jeux innocens  
Naissent chez nous d'une tendresse  
Que ne soutiendra point le commerce des sens.  
Allons ensemble, allons sans cesse,  
Cueillir aux rives du Permesse

De ces fleurs qui durent toujours.  
Couronnons en ce Maître incomparable,  
Dont le divin génie embellit nos discours ;  
Et laissons dans le monde un souvenir durable  
De nos singulières amours.